

LA MUSIQUE

Paul Whiteman

Le passage à Paris de l'orchestre de Paul Whiteman suffira-t-il à dissiper les ridicules malentendus qui se perpétuent encore, en 1926, autour de la formule orchestrale du jazz? Nous n'osons l'espérer. Whiteman, d'ailleurs, mal conseillé ou mal inspiré, n'a pas fait exactement ce qu'il convenait de faire pour obtenir ce résultat à la fois esthétique et moral.

Voilà pourtant une réunion d'artistes de haute valeur dont le talent découragera les critiques simplistes trop prompts à ranger les spécialistes du jazz dans la catégorie des bruiteurs. La perfection technique de leurs exécutions est telle qu'il faut bien se décider à prendre au sérieux des virtuoses qui se consacrent à un pareil mode d'expression.

Nous nous trouvons ici en présence d'un orchestre d'où les cordes ne sont pas systématiquement exclues. Whiteman emploie les violons, les violoncelles et les contrebasses. Mais ce n'est qu'une petite touche de couleur dans son ensemble. La substance de son instrumentation est constituée par ses trombones, ses trompettes, son hélicon et sa magnifique famille de saxophones. Un peu de banjo, de clarinette, de guitare, d'accordeon, deux pianos à queue, une batterie savante, un glockenspiel cristallin joué aux marteaux et voilà un velours orchestral, somptueux et miroitant que l'on peut draper de mille manières. La richesse, la force et la douceur d'une telle disposition de timbres sont inimaginables.

Chaque exécutant est un acrobate musical qui peut jongler avec n'importe quel instrument. Voici quatre musiciens qui n'ont pas moins de dix-huit outils sonores alignés devant leur pupitre et qui les utilisent tour à tour au moment voulu, comme des ajusteurs qui changent à chaque instant le calibre de leur lime, de leur burin ou de leur tournevis. C'est un chef-d'œuvre du machinisme orchestral. Les pianistes ont un toucher délicieux, les saxophonistes vous arrachent l'âme par leurs sanglots poignants et humains, les trombonistes se jouent des mystères de la coulisse et de la sourdine et nous donnent des sons effleurés, aériens, animés d'un vibrato léger qui rend roucouillante et amoureuse cette brutale voix cuivrée de nos fanfares.

Avec de telles ressources, on peut faire de la musique ultra-raffinée. Un simple fox-trot, bien traité, fournit des possibilités musicales étonnantes. La syncope est, si l'on peut dire, l'art de faire chanter et danser le silence. M. Whiteman excelle dans cette science qui consiste à réduire au minimum l'injonction rythmique réelle et à laisser vibrer, haleter et tourner avec une précision miraculeuse des zones muettes de plus en plus vastes. Il arrive à n'indiquer la ligne mélodique que par quelques-unes de ses arêtes vives et tout le reste est créé par notre subconscient. C'est une jonglerie délicate où la musique vole et n'est reprise que d'un doigt léger qui la touche à peine et la lance de nouveau hors de la portée de notre oreille pour la faire retomber dans notre tympan à la minute attendue. La trompette et le piano nous en ont fait une démonstration merveilleuse.

Mais Paul Whiteman ne nous a pas donné les plus remarquables réalisations de son répertoire que nous connaissons par les disques du Gramophone. Il a cru devoir insister sur les clowneries musicales qui amusent la foule. Il nous a présenté un virtuose qui exécute une petite mélodie à l'aide d'une pompe à bicyclette. C'est vraiment fort aimable à lui, mais nous méritons mieux que ces amusettes de cirque. Il faut croire qu'en Amérique nous avons une singulière réputation!

Que cette admirable troupe daigne nous faire plus d'honneur et nous donne, non pas de grandes compositions excentriques et fracassantes, mais les plus musicales et les plus pénétrantes de son répertoire. Elle verra que nous ne sommes pas incapables d'en goûter la fine saveur!

Emile VUILLERMOZ.